

Allez, je vous comprends !... C'est la France et son roi
Que vous voulez flétrir et souiller avec moi !...
Eh bien ! je vous le dis, quittez cette espérance !
Vous pouvez me tuer et mutiler la France,
Mais vous ne pourriez pas, mylord, sachez-le bien,
Asservir à la honte ou son cœur ou le mien.
Vous pouvez, de ce peuple élargissant la plaie,
Cadavre encor vivant, le traîner sur la claie
Et punir ma victoire et m'en payer le prix,
Mais non pas nous soumettre à nos propres mépris !
Le même honneur tous deux nous garde et nous enflamme.
Je connais mon pays : il m'a donné son âme !...
Il se redressera comme moi sous l'affront !
C'est quand il est perdu qu'il relève le front !
Faites, faites sur lui peser le joug des armes !
Noyez-le tout entier dans le sang et les larmes !
Reculez sa frontière, ivre de vos succès...
La France renâtra dans le venin français !
Que le temps soit à vous !... La France aura pour elle
Dans l'avenir certain la justice éternelle !...
Et plus loin le bourreau pousse l'iniquité
Plus haut va le martyr dans l'immortalité !...
Maintenant que le feu me brûle et me dévore !
Mon corps, fait de limon, pourra trembler encore,
L'âme est libre, il suffit !... le tourment dure peu !
Et la France est ainsi ; c'est le plaisir de Dieu !

Les deux derniers tableaux de ce dernier acte sont le
bûcher et la vision céleste ; ils ont produit aussi un grand
effet.

Voilà donc un drame, d'où l'immoralité est absente,
dans lequel n'entre aucun de ces moyens douteux desti-
nés à allécher une curiosité malsaine, et ce drame a obtenu
un succès complet devant ce même public que les au-
teurs di-ent blasé, sceptique, toujours prêt à se moquer
des choses graves, des sentiments honnêtes et sérieux.
Espérons que l'accueil fait à la *Jeanne d'Arc* de MM.
Barbier et Gounod convaincra les dramaturges fran-
çais qu'il est désormais possible d'aimer honnêtement le
monde et la patrie. Espérons que *Jeanne d'Arc* tuera la *Belle
Héloïse*.

Il est vrai que les circonstances prêtent un intérêt par-
ticulier, à la légende de la Pucelle d'Orléans ; la France
est aujourd'hui vaincue et morcelée comme elle l'était
alors ; les douleurs et les espérances sont les mêmes.

Jeanne d'Arc inspirée, Jeanne d'Arc victorieuse, dit un
journal parisien, avait conquis l'attention d'un public
abreuvé de spectacle ; les puissances de la mise en scène,
la mémoire de vingt combats : la gloire de Dunois, des
Lahire et des Ximtrailles ; Orléans délivrée ; le sacre de
Charles VII en la cathédrale de Reims ; les plus nobles
souvenirs historiques ; la splendeur des costumes, les
vers éloquentes qui rappelaient cette grande page d'his-
toire où l'Anglais victorieux finit par être chassé de cette
terre qu'il avait conquise presque toute entière par force
ou par trahison, tout, en un mot, avait soumis peu à peu
l'esprit des habitués. Cela n'était cependant qu'un inté-
rêt puissant et contenu ; ce n'était pas un triomphe.

Mais quand Jeanne d'Arc vaincue, calomniée, outragée,
condamnée, mais plus grande et plus sainte encore qu'aux
heures de ses victoires, est apparue en sa prison ; quand
elle a jeté dans un cri sublime le salut à son drapeau ;
quand, torturée de tant de menaces et accablée de tant
de souffrances, elle s'est relevée de toute la hauteur de
son rôle divin au-dessus de ses juges et de ses bourreaux,
il s'est fait dans cette salle de spectacle comme un dé-
chirement et comme une révélation.

Sous la forme transfigurée de Jeanne d'Arc, c'était la
patrie même qui apparaissait à tous ; des fauteuils d'or-
chestre et des loges, un ardent enthousiasme éclatait ;
c'était la France, plus aimée encore dans ses désastres,
qu'on acclamait ; et dans cette explosion de tous ces
cœurs parisiens, s'est réveillé tout à coup le sentiment
national de nos gloires et de nos revers.

Il y a toujours dans la vie publique ou intime d'un
grand peuple une époque ou une journée qui prête à ces
rapprochements suffisants en eux-mêmes pour étayer
une œuvre dramatique. Il vaudrait mieux cultiver ce
genre que celui dont l'empire a donné de si tristes ex-
emples. On dit que le théâtre est une tribune : que l'on
s'en serve donc pour propager les idées qui font les
peuples grands.

On dit aussi que le théâtre est le reflet de la société : à
ce compte la société française est en bonne voie de régé-
nération, si l'on en juge par le drame de *Jeanne d'Arc*.

OSCAR DUNN.

PAROLES DE ROI.

Elle nous est enfin parvenue, dans l'intégrale teneur de son
texte, cette lettre-manifeste du Comte de Chambord, qui a pro-
duit le grand revirement, ou, si l'on aime mieux, la grande
pause des espérances politiques de l'honnêteté française. C'est
un de ces documents que tout journal consciencieux, en quelque
coin du monde qu'il se publie, se fait un véritable honneur de
saluer et d'acclamer ; car le cachet distinctif d'un pareil Acte
est, avant toute chose, le souffle éminemment viril de la Foi ro-
buste qui l'a inspiré, qui l'aime, et qui lui assure dans l'his-
toire une incontestable immortalité.

Ce testament de vie, portant la signature du Chef de la Mai-
son de Bourbon, restera donc, sans aucun doute, comme un
frappant exemplaire du siècle, bon à méditer en toute œuvre
publique, comme en tout pays chrétien.

Christien !—Il suffit de l'être, en effet, c'est-à-dire, frère du

Christ, disciple de sa doctrine et enfant de son Eglise, pour
lire et relire ce Credo social du Roi "très-chrétien," en se sen-
tant envahir par les plus fortifiantes émotions. On admire, on
remercie, on espère, on se repose, on aime, quand on se trouve
face à face avec cette assurance, cette simplicité, cette dignité,
cette finesse et cette grandeur ; avec ce précieux mélange de
fermeté et de douceur, d'inimitable aristocratie et de populaire
bonté ; avec ce rare équilibre de l'étude impartiale et approfondie
du passé de la France, du sentiment exquis de sa situation
actuelle et de la foi inébranlable en son avenir, en sa mission,
en sa puissance civilisatrice ; avec cette harmonie parfaite,—
pour tout dire en un mot,—de l'humilité catholique et de la
fierté royale.

On assure que Pie IX a félicité Henri V de ce manifeste.—
Nous ne savons pas encore si le fait est authentique, mais nous
sommes aussi intimement convaincu qu'il soit possible de l'être
en ce monde, que le cœur du "Grand Pape" a tressailli d'un
immense et paternel amour, en lisant ces paroles du "Grand
Roi" son "Fils aîné," et qu'il a chanté du fond de son âme
au Roi des Rois, au Dominateur des nations, dont il est ici-bas
le représentant et le vicaire, ce cantique de reconnaissance et
d'espoir entonné par Rachel, cette image de l'Eglise, à la nais-
sance de Joseph, qui fut vendu par ses frères, et qui devait être
le sauveur de sa race : "Le Seigneur efface mes opprobres."

Chaque aliéna du document de Salzbourg prêterait ample
matière aux plus philosophiques comme aux plus consolateurs
commentaires. Nous n'avons pas l'espace suffisant pour nous
y livrer. Nous nous bornons à prier, en passant, le lecteur de
vouloir bien remarquer avec quel charme de sentiment et de lan-
gage Henri V sait presser sur son cœur de père et de roi son
cousin et héritier, Monseigneur le Comte de Paris, et saluer
de la main, avec un respect antique et une bonne grâce béar-
naise, Monsieur le Maréchal de Mac-Mahon.

Nous ne saurions pourtant clore ce modeste aperçu sans no-
ter une petite particularité assez curieuse dans l'attitude prise
par les oracles habituels du mensonge devant ce symbole inat-
tendu de la vérité. C'est qu'il y a des actes si supérieurs, si
visiblement inspirés de Dieu, qu'ils forcent au respect à leur
égard les ennemis de Dieu les plus déclarés. Un tel phéno-
mène est comme une émanation pratique de cette grande révé-
lation de St Paul : "Tout genou, au ciel, sur la terre et dans les
eaux doit fléchir quand est prononcé le nom de Jésus."—C'est ce
qui est arrivé à propos de la lettre d'Henri V.—Nous n'en ci-
terons que deux traits.

En premier lieu, l'opinion de la presse hostile au Roi Henri,
à ses idées, à son principe et à son programme.—Les organes
les plus accentués de cette presse, les plus anti-chrétiens, les
plus 89, se sont frottés les mains, avec la même satisfaction,
d'ailleurs, dont s'est senti inondé le vaste concert du Prince de
Bismarck (l'ouchante similitude, en vérité, pour l'intelligence
du patriotisme français) — Ils ont appelé à l'envi et à grand
renfort de liesse la lettre royale : "le coup de massue du droit
di in,—la chute de la légitimité,—la fin de la fusion,—les finé-
rilles de l'abolitisme,—la délivrance du principe monarchique,—
le suicide des Bourbons,—l'agonie de la Royauté," etc., etc.—Ce
sont leurs expressions textuelles.—Oh bien, malgré leur joie, leur
assurance et leurs espoirs, les voilà qui s'inclinent, qui baissent
la tête et qui ploient le genou devant la majesté de cet Hom-
me-Roi, devant l'honneur inflexible de cet isolé du droit chrétien.
Les principaux et irrécusables témoins de ce fait instructif sont :
L'Opinion Nationale, le *Journal des Débats*, le *Siècle*, le *Paris-
Journal*, la *République Française*, le *Gaulois*, et, sur ce conti-
nent, le *Courrier des Etats-Unis*. Qu'on lise leurs articles sur la
matière ; on demeurera frappé de l'ensemble et de l'unanimité
des éloges qu'ils distribuent au caractère personnel du petit-fils
de St. Louis.

Après la Presse, la Poésie ; la poésie, dans la personne de
Victor Hugo, ce pauvre cerveau dévoyé, que l'orgueil a fait
culbuter des plus hauts sommets du génie, jusqu'aux plus
écœurants bas-fonds du méprisable et du ridicule. L'homme
qui "à l'Etna sur la poitrine," vient de donner, non pas, hélas !
une lueur de repentance et de conversion, mais, à travers son
inguérissable et sénile confusion du bien et du mal, de l'hon-
nête et du barbare, un hommage très-caractéristique à la gran-
deur morale du roi de France. Le dernier numéro de son "*An-
née Terrible*" contient de lui la petite pièce suivante :

"A HENRI V.

"J'étais adolescent, quand vous étiez enfant ;
"J'ai sur votre berceau fragile et triomphant
"Chanté mon chant d'aurore ; et le vent de l'abîme
"Depuis nous a jetés chacun sur une cim ;
"Car le malheur, lieu sombre où le sort nous admet,
"Etant battu de coups de foudre, est un sommet.
"Le gouffre est entre nous comme entre les deux pôles.
"Vous avez le manteau de roi sur les épaules
"Et dans la main le sceptre, éblouissant jadis ;
"Moi, j'ai des cheveux blancs au front, et je vous dis :
"C'est bien. L'homme est viril et fort qui se décide
"A changer sa fin triste en un fur suicide ;
"Qui sait tout abdiquer, hormis son vieux honneur,
"Qui cherche l'ombre ainsi qu'Hamlet dans Elsenour,
"Et qui, se sentant grand surtout comme fantôme,
"Ne vend pas son drapeau, même au prix d'un royaume.
"Le lis ne peut cesser d'être blanc. Il est bon,
"Certes, de demeurer Capet, étant Bourbon ;
"Vous avez raison d'être honnête homme. L'histoire
"Est une région de châte et de victoire
"Où plus d'un vient ramper, où plus d'un vient sombrer.
"Mieux vaut en bien sortir, Prince, qu'y mal entrer."

C'est égal, un profond sentiment de tristesse et une grande
tentation de découragement remplissent l'âme en présence de
ce qu'on pourrait nommer la *écclétié française*. Louis Veuillot,
exprime en ces termes vibrants de justesse et de douleur cette
incroyable méconnaissance de sa patrie pour son propre salut :
"Malgré toutes nos fautes, l'ennemi pourrait n'être pas assez
"puissant. Malgré tous nos crimes, Dieu s'obstine à nous
"offrir un moyen de salut, mais nous nous mettons contre
"nous-mêmes, avec l'ennemi, contre Dieu. Nous pourrions
"avoir un roi qui rétablirait l'ordre entre nous, et qui serait le
"roi de tout ce qu'il y a de catholique dans le monde entier.
"Non, non !—Il prierait Dieu ; il nous offrirait le spectacle ré-
"pugnant de sa foi ; il nous couvrirait de son drapeau blanc,
"déployé comme un drapeau parlementaire en face du Ciel
"irrité ; cela serait humiliant pour nous. Qu'il vienne, mais
"qu'il ne soit plus lui. Qu'il prenne notre drapeau ; qu'il
"prenne nos mœurs ; qu'il se fasse semblable à nous. Alors,
"nous le placerons, comme un lampion, sur le bord de l'abîme
"qu'il n'éclairera pas, et où nous saurons l'éteindre pour jamais,
"au premier jour de repos que nous lui devrons."
Mais pour la nation française, —nation peut-être unique en

cela dans le monde et dans l'histoire—on peut,—on doit même
—"espérer contre toute espérance."—*In spe contra spem* ; et
c'est encore son Roi qui vient nous en donner, dans son admi-
rable manifeste, l'argument souverain, la *raison d'état* infran-
chissable ; c'est que "Le Christ aime encore ses Français."—A ce
titre, les catholiques de toutes les nations du globe, pour peu
qu'ils aient l'intelligence réelle de la Charité du Christ, doivent
prier pour la France. Ils doivent prier ; puis, faire un humble
retour sur eux-mêmes ; et plus spécialement entre tous, les
catholiques du Canada, qui sont les fils et les répondants de la
"Nouvelle France." Car le vice qui aveugle la *grande nation* et
la rend parfois si petite, est un vice essentiellement subtil et
carrément cosmopolite. C'est le Libéralisme-Catholique, lequel
est,—personne au monde n'est plus admissible à l'ignorer,—la
dernière, et partant la plus dangereuse expression des roueries
de l'Esprit de ténébres. On sait jusqu'à quel point l'inocula-
tion de ce vice est parvenu à énerver le moral de la grande
masse des Français, et surtout,—c'est là son infernal génie :—
de la portion du peuple français qui paraît la plus saine. Or,
il ne faut pas se le dissimuler, si nous avons hérité de beau-
coup des belles qualités naturelles de l'esprit français, nous
possédons aussi presque toutes les aptitudes au mal et le tem-
pérament impressionnable à la contagion, qui distinguent dans
l'ordre intellectuel et moral le sang de nos ancêtres. De plus,
il faut se dire que si le Christ a assigné, sur ce continent, une
franche et généreuse mission au peuple canadien, il ne lui a
certainement pas marqué, dans son plan divin, au point de vue
de l'équilibre social du Nouveau-Monde, la place tout-à-fait in-
contestable qu'il a faite, dans l'équilibre de l'Europe, au peuple
français. Donc, mêmes instincts, mêmes dangers, même poison :
moins de ressources, moins de garanties divines, moins de des-
tinée providentielle que sa Mère-Patrie ; ah ! de quelle inébran-
lable ardeur le Canada-Français,—s'il veut vivre,—ne devrait-
-il pas s'attacher aux impérissables doctrines ultramontaines !
A. FÉGIN.

Montréal, 22 Nov., 1873.

CAUSERIES AGRICOLES.

(Suite.)

Pour cultiver les légumes avec avantage il ne suffit pas d'a-
voir beaucoup d'engrais à sa disposition, il faut de plus les
instruments qui économisent la main-d'œuvre. Outre la char-
rue et la herse ordinaires, le Capitaine B utilise encore la char-
rue à sous-sol, dont l'usage, généralement méconnu par les cul-
tivateurs de cette province, est cependant si efficace et fait plus
que doubler la valeur productive de la terre. Il emploie égale-
ment le bouleverseur, le sarclur, la charrue à double versoir,
le rechausseau, etc., etc.

Il serait vivement à souhaiter que l'on vit de même chez
tous les cultivateurs ces divers instruments que le commerce
et l'industrie ont maintenant disséminés dans la plupart de
nos villages et mis à la portée de toutes les bourses. On en-
tend dire et répéter que l'agriculture ne peut plus payer parce
que les salaires des employés de ferme sont trop élevés : cette
assertion est sans contredit bien fondée pour le cultivateur qui
exploite son domaine en méprisant le secours que lui offrent les
machines d'invention moderne. Ce domestique auquel on
donne une piastre par jour, il faut savoir lui mettre entre les
mains un outil avec lequel il puisse faire trois fois plus d'ou-
vrage que s'il se servait d'un ancien instrument bon pour une
époque où le meilleur ouvrier gagnait de trente à quarante
sous par jour. Un fabricant de draps qui ferait aujourd'hui
filer et tisser ses laines avec nos anciens rouets et nos anciens
moteurs ne pourrait guère soutenir la concurrence de ses con-
frères qui savent profiter des améliorations apportées par la
mécanique. Ces derniers pourront payer de fortes gages à leurs
ouvriers parce qu'ils leur feront produire autant en une heure
que le premier pourrait faire produire aux siens durant l'espace
d'une semaine.

Le Capitaine B. a compris que si l'agriculture veut aller de
front avec les autres arts et professions, il lui faut tenir compte
des réformes imposées par la marche du progrès.

Environ sept arpents du champ No. 2. étaient semés en
pommes de terre, en blé d'inde, betteraves et carottes. Une
végétation luxuriante, des sillons bien réguliers, bien droits,
exempts d'herbes parasites donnaient à ce jardinage une appa-
rence magnifique. Le reste de ce champ était semé en sarrasin
destiné à être enfoui en vert afin d'engraisser le sol pour y
mettre de la graine de foin le printemps prochain. Quand les
fumiers produits par la ferme et ceux qu'il peut acheter chez
les cultivateurs arriérés ne suffisent pas pour couvrir tout son
champ, le Capitaine B. a ainsi recours au sarrasin. Sans être
aussi actif que le fumier, le sarrasin ainsi enfoui sous le sol au
moyen de la charrue constitue cependant un excellent engrais.
Cette plante puise la plus grande partie de sa nourriture dans
l'atmosphère, elle tend à détruire les mauvaises herbes et fait
perdre au sol beaucoup de sa tenacité.

Les champs Nos 3, 4, 5 et 6 prouvaient par les verdoyantes
prairies dont ils étaient recouverts, l'immense valeur du sys-
tème suivi par le Capitaine B. : à en juger d'après ce que j'ai
vu lors de ma visite, ces prairies ont dû lui rapporter en moy-
enne 250 bottes de foin à l'arpent. Aussi accorde-t-il une at-
tention toute particulière à cet important département de sa
ferme : si la graine semée au printemps manque sur quelque
point il a soin d'y rémédier en en semant de nouveau à l'au-
tomne ; du fumier pourri est étendu en couverture là où l'her-
bage semble perdre vigueur, enfin jamais un animal n'est ad-
mis à pacager dans ces prairies.

Les champs Nos. 7 et 8 étaient en pâturage après avoir été
en prairie durant quatre ans. Inutile de dire que les animaux
y nageaient dans l'herbe : le Capitaine calculait que ses vaches
laitières lui rapportaient chacune en moyenne \$450 par mois
de bénéfice net.

Le champ No. 9, qui était un pâturage relevé de l'automne
dernier, était semé en pois, avoine, lentilles et sarrasin. Ce
champ se trouvait dans la première année de la rotation. Au
printemps prochain il devra être mis en légumes et engraisé
et au printemps 1875 il sera ensemencé en blé et en orge avec
graine de foin. Cependant vers la fin de l'été 1874 le Capitaine
B. veut semer une parcelle de ce champ en blé d'automne à
titre d'essai. Il pense que sur une terre bien engraisée on
peut semer de ce blé d'automne avec toutes chances de succès.
Il se propose également de semer sa graine de foin en même
temps que le blé en question. Il croit que la graine ainsi semée
à l'automne prendra beaucoup mieux que celle semée au prin-
temps, laquelle est si souvent exposée à périr par la sécheresse.

L'ensemencement des grains à l'automne, tel qu'il se pra-
tique dans d'autres contrées, serait un grand avantage pour